

# Les chercheurs de trésors : [suite]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **7 (1869)**

Heft 10

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-180353>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

la prononciation patoise et primitive, qu'on retrouve l'étymologie de la plupart de nos noms locaux, que les savants vont quelquefois chercher à grande peine dans les langues d'Homère et de Cicéron.

L. REYMOND.

### Une leçon d'équitation.

Episode d'une revue à Morges.

C'était au temps des fusils lisses,  
Deux brillants cavaliers, gloires de nos milices.  
Commandaient la revue. On était au repos  
Et des groupes joyeux entouraient les faisceaux.  
Le soleil était chaud et sous le ciel superbe.  
Nos troupiers fatigués se délassaient sur l'herbe;  
Tandis que les mamans, les femmes ou les sœurs  
Ouvraient joyeusement les paniers aux douceurs!

Suivons nos officiers qui trottent côte à côte  
Et s'en vont demander au généreux La Côte,  
A cet ami si doux qu'en Vaudois nous aimons,  
La force, la vigueur, qui manque à leurs poumons.  
L'un était commandant et l'autre était tout franges;  
Le premier, homme noir, aux sourires étranges,  
Dont la moustache était comme des fils d'acier,  
Me parut en ce jour le type du guerrier.  
Le major, blond, bien fait et grand de stature  
Avait le regard fier et portait le front haut,  
Il conduisait si bien sa fougueuse monture  
Que chacun l'admirait et disait : Qu'il est beau !  
Tout mouillés de sueur, tout couverts de poussière,  
Nos cavaliers font halte et mettent pied à terre.  
Ils entrent au stand et laissent leurs chevaux  
Blancs d'écume piaffer, gardés par deux prévôts.  
Vingt minutes après ils sortent l'œil en flamme  
Restaurés. Le major mettait toute son âme  
A clairement prouver à son supérieur  
Qu'un parfait écuyer qui monte sans frayer  
Doit avoir le corps droit et d'aplomb sur la selle....  
Oh ! je vous laisse bien votre mode nouvelle,  
Reprit le commandant ; pour moi je la combats  
Et je veux en cela éviter, des soldats  
L'aspect de pieux plantés que l'école allemande  
Voudrait nous octroyer. Or, je vous le demande,  
Quoi de plus dégagé, quoi de plus gracieux,  
Que de suivre du corps les pas capricieux  
D'un cheval bien dressé ? S'incliner en cadence  
N'est-ce pas là, major, la suprême élégance ?  
Un officier surtout, quand le coursier bondit  
Doit conserver son corps sagement arrondi :  
Cela donne cet air d'assurance parfaite  
Qui pour le chef est tout.

Le son de la trompette  
Jetant aux peupliers un rappel éclatant,  
Les rires des buveurs et le tambour battant,  
Firent que je n'en pus entendre davantage  
Et connaître en dernier ressort,  
Qui, du noir commandant, ou bien du blond major  
Avait remporté l'avantage.

J'avais quinze ans alors et je puis bien vous dire  
De ce grave débat, ce qui m'en est resté :  
C'est que le commandant à l'étrange sourire  
Avait un très grand tort : celui d'être voûté.  
Thermes de Lessus, février 1869. L. CROISIER.

### Coumin on étranlié les baûx.

Tot lou mondou cognai lou bon veladzou io les  
bordza interrants les taupés et les mulots tot vis por  
les punir dé lau ravádoûs. Les päysans dé sti ve-  
ladzou sant ti tant por lau borsa, que rein ne chau

dé lau mésons qué la fougare, et se n'avant pas  
poire de s'étoffa, ye boutzérant oncora lou perte dé  
la tzemena.

Portant, les dzouvenés dzens se décidant dé féré  
onna fita ; mâ gâre les aragnés, in trovérant dais bin  
viliés. Cen que inquietavé lou mé noutré bounés  
dzens, l'iré onna tiéta d'herba que cressá chu la  
corniche dé la tô dé l'église, à veint pi dé hiaut, et  
por la bounna façon, ye failliai féré disparétré la  
tiéta, mâ coumeint ?

Je sé trauvé pertôt dai malins coo per lou mon-  
dou ; d'apri la proposechon dau Syndiquou, lou  
Conset-generat décidé : que les sougniaux audrant  
mettré duvé cordés vers les lliotzés, épu lés étatzi  
au cou dau baû dé coumon ; lou quetalla tanquié  
à la corniche, metzi l'herba et lou vailé réparti !

Je failliai bin dau mondou car lou bolet l'iré pé-  
sant, mâ si trova prau mondou dé bouna volanta  
por quetalla lou bolet, l'afféré martza bin on mo-  
meint, car lou Syndicou criavé tot dzoiau : vouaiti  
va ! lou bau comment cen l'ai va, ye traî dza la lan-  
gua, du tot lien d'au tant que l'é benése !

L'hussier répond, ah ! c'est que ye chen dza  
l'herba ; mâ vouaidé-vo ? ye là dai compliments, n'a  
pas prau fan ; rédequetala-lou, quand l'arait fan  
nous lou réquetalérint.

Dinche fut de, dinche fut fé ; lou vailé réparti per  
lou plian pi ! mâ ! oh ! malheur ! lou baû l'iré bâ,  
peindeint que créiant que lou baû traisa la lengua  
por aspira l'herba, ye l'étranliavant, tot bounna-  
ment.

La fita fut rinvouia, et noutré zavarou régréttant  
adi lau bolet, à se bin qué l'herba que l'a fallu  
laissi chu la corniche dé la tô. A. C.-D.

A propos du passage du Simplon, voici ce qu'on  
lit dans le *Monde illustré* de Paris :

« Sous le régime de la voie terrestre, l'inconvé-  
nient de ces barrières (les Alpes) se faisait moins  
ressentir que le nouveau régime des voies ferrées.  
Les trois passages ouverts sur le Mont-Cenis, qui  
réunit l'Italie à la France, au centre le Simplon, et  
à l'Est, vers la Prusse, le Lukmanier, suffiraient au  
besoin des relations, etc. »

Le Lukmanier vers la Prusse ! Décidément rien  
n'est impossible à ces journalistes parisiens. Sous  
leur plume magique, les fleuves changent de cours  
et les montagnes sont déplacées comme par enchan-  
tement. On se dirait au temps de Gargantua.

### Les chercheurs de trésors.

II.

Huit jours plus tard, on vit arriver au village une troupe  
de cavaliers envoyés à la recherche des deux pèlerins. Ces  
cavaliers ayant appris qu'ils étaient morts tous deux, racon-  
tèrent aux paysans que le plus jeune des pèlerins, celui qui  
était mort dans l'ermitage, était ni plus ni moins la fille d'un  
des comtes les plus riches du pays. Ses parents ayant voulu  
la contraindre à épouser un seigneur qu'elle n'aimait point,  
elle avait pris la fuite avec un chevalier, peu fortuné il est  
vrai, mais pour lequel elle avait la plus tendre inclination.

Ici finit l'histoire. Nous avons tous prêté l'oreille au récit  
du boulanger. Il fit, sur les quatre joueurs dont j'ai parlé, une

impression si vive, qu'ils se regardèrent d'un air significatif, oublièrent leur jeu, se parlèrent à l'oreille et ne recommandèrent pas leur partie.

« Je ne saurais dire pour sûr, poursuivit le boulanger, si c'est là une légende ou bien une histoire véritable. Mon grand-père me l'a racontée comme un fait certain. Ce qu'il y a de positif, c'est que des traces attestent évidemment qu'on a déjà creusé pour trouver le trésor; tout comme il est démontré que les recherches tentées sont restées jusqu'ici sans succès. Peut-être les chercheurs n'ont-ils pas bien su la manière dont on doit s'y prendre. Mais sur ma foi, si quelqu'un pouvait parvenir à le trouver, il ferait là une belle capture! »

Plusieurs des assistants se mirent à rire, en disant qu'il y avait là vraiment de quoi allécher des amateurs.

Nos joueurs gardaient le plus profond silence. Les cartes restaient en désordre sur la table, et aucun d'eux ne paraissait disposé à les reprendre. Sommer, absorbé dans ses pensées, n'entendait et ne voyait plus rien de ce qui se passait dans la chambre.

A dix heures du soir, les autres habitués regagnèrent leur demeure. Il ne resta que nos quatre joueurs qui se firent servir chacun un petit verre d'eau-de-vie. Le boulanger qui aimait fort dormir assis, se plaça dans son fauteuil où il se livra à un profond sommeil, tandis que notre quatuor jasait. Ces derniers, le voyant endormi, ne se gênèrent plus, et continuèrent leur conversation à haute voix. Il s'agissait, tout naturellement, du trésor de l'ermitage, trésor dont chacun des intéressés avait déjà plus ou moins entendu parler. Jochem prétendit que la chose était dangereuse, puisque, d'habitude, c'est le diable qui garde les trésors de cette nature. « Il est dangereux de mettre la main à cette entreprise », ajouta-t-il, « car le diable ne badine pas et s'entend à merveille à tordre le cou à ceux qui entament une affaire avec lui. »

« L'ouïe de ces paroles, Sommer se mit fort en colère; il dit rudement à Jochem : « tu es un lâche ! Pour moi je n'ai peur ni du diable ni de sa grand-mère, et quant à ce qui est de ce trésor, il ne m'échappera point, dussé-je aller tout seul pour le chercher ! »

« Non, non ! s'écrièrent ses camarades, nous te suivrons, mais..... »

« Vous êtes tous des poltrons, poursuivit Sommer, que ferai-je de votre compagnie ? »

Comme il achevait ces mots, la porte du cabaret s'entr'ouvrit, et on vit paraître la tête d'un voisin de Sommer qui lui dit avec raillerie et mépris : « tu iras avec eux ! » — « Il n'y manque plus que toi Liener ! » s'écria Sommer, qui reconnut dans le visiteur importun un de ses voisins contre lequel il avait une pique. — « Me voilà, » dit Liener en se présentant hardiment, d'un air de défi. « J'ai bien pensé », poursuivit-il avec dédain, « que le noble quatuor se trouvait encore ici, alors que tout le monde s'est retiré. »

« Que viens-tu faire ici ? » demanda Jochem avec emportement.

— Je viens aider les chercheurs de trésor ! répondit Liener, avec un superbe dédain. Comme je suis le voisin de Sommer, les sorciers tourmentent mon bétail, seulement je n'ai pas, comme lui, de l'argent pour les chasser.

Sommer était un homme violent et emporté. Chaque parole de Liener était pour lui un coup d'épée. Il se leva en furie et saisit Liener. Mais Liener était plus fort que lui. « Aidez-moi, frères », s'écria Sommer, « aidez-moi à le jeter dehors ! » Les trois camarades se levèrent comme un seul homme, et, avant qu'on eût eu le temps de compter deux, Liener descendait l'escalier la tête la première. Le cabaretier, qui voulut empêcher la chose, faillit subir le même sort.

L'escalier ne se composant que de quelques marches, Liener ne se fit aucun mal dans sa chute. Il se releva promptement, et avant que les autres eurent regagné la chambre, il saisit par derrière Jochem, qu'il précipita en bas l'escalier en criant avec menaces et blasphèmes : « Où est le chercheur de trésors ? » Les trois autres se retournèrent et jetèrent Liener sur Jochem qui le reçut à coups de poing. Alors les quatre se réunirent contre l'agresseur commun, qui finit par être jeté hors de la maison, après avoir reçu une grêle de coups.

Là-dessus le quatuor quitta le cabaret et accompagna Sommer jusque chez lui, dans la crainte d'une nouvelle agression de Liener que l'on savait très vindicatif. Mais Liener s'était retiré en formant d'autres projets.

Il se passa un assez grand laps de temps dans un calme parfait et sans que rien fit prévoir si l'on donnerait suite à l'idée de chercher le trésor.

Toutefois ce calme n'était qu'apparent, et quiconque eût pu examiner le dessous des cartes, eût jugé les choses tout autrement. Déjà trois fois Sommer était allé chez la tireuse de cartes, se faire dire la bonne fortune, et, chaque fois, la vieille Lise lui avait annoncé qu'il serait bientôt riche, et que le projet qu'il avait en tête lui réussirait. C'était répandre de l'huile sur le feu. D'autre part, et dans le plus grand secret, Sommer avait fait tous les préparatifs que lui avait indiqués, comme nécessaires, le maître des basses-œuvres qui demeurait à une lieue de là et qui s'y entendait. Le bourreau, pour le nommer par son nom, avait entre les mains la prière de Christophe, prière indispensable pour enlever les trésors enfouis, parce qu'elle éloigne le diable et ses anges; il la prêta à Sommer contre bonne récompense; mais ce qui avait encore plus de prix, ce furent les renseignements qu'il lui donna de vive voix et qu'il se fit grassement payer. Sommer les écrivit dans le plus grand détail, et ainsi préparé, il se présenta au milieu de ses trois associés, auxquels il exposa avec la plus grande éloquence tout ce qu'il avait appris. Il leur dit qu'il avait une formule de conjuration, puis la prière de Christophe, édition authentique, et enfin qu'il connaissait exactement les divers accessoires indispensables, ainsi que les détails à observer. Notamment on creuse jusqu'à trois pieds de profondeur à l'endroit que la baguette devinatoire désigne en s'inclinant, comme étant le lieu où se trouve le trésor. On place au fond du creux une étoffe de soie noire, carrée, puis on met sur chacun des quatre coins de l'étoffe une pièce d'or, les quatre pièces d'or doivent être toutes de même valeur. Alors le trésor se soulève du lieu où les esprits l'ont enfoui, et quand on enlève le morceau d'étoffe de soie, tout le trésor se trouve dessous, au fond du creux.

Les trois compagnons de Sommer écoutèrent avec une attention religieuse ces instructions. Aucun d'eux ne douta de la vérité absolue de ce qu'il venait d'entendre, et un frisson leur passa à travers le corps. Sommer leur recommanda, comme chose essentielle, de ne plus ouvrir la bouche dès qu'ils s'approcheraient du lieu de l'opération. Tous se déclarèrent prêts à agir et il fut décidé qu'on se mettrait à l'œuvre la première nuit de nouvelle lune. Chacun promit de se procurer une pièce d'or comme Sommer l'avait indiqué; tous quatre s'associèrent pour acheter l'étoffe de soie dont chacun paya sa quote part séance tenante. On regarda comme spécialement de bonne augure, que la première nuit de nouvelle lune tombait sur un mardi, jour que les gens superstitieux regardent comme particulièrement propice. La veille du soir fatal eut lieu une dernière réunion chez Sommer, et là on prit les dernières mesures. Au coup de dix heures du soir, chacun des intéressés, muni d'une pioche et d'une pelle, devait quitter sa maison et se rendre au tilleul du bout du village. De là on se rendrait aux ruines de l'ancien ermitage, en observant la consigne, non seulement de ne point crier, mais encore de ne pas proférer, même une seule syllabe, sans quoi toute l'opération serait gâtée.

Il ne vint à l'idée d'aucun des associés qu'on eût pu écouter leur colloque en se tenant près de la fenêtre qui n'était point gardée et qui fermait à peine. Sommer lui-même, qui ne se fiait pas à son voisin Liener, ne songea nullement qu'il eût observé les quatre amis et prêté l'oreille à leur colloque. L'importance de la somme, la facilité avec laquelle on pensait l'acquérir, exerçait un empire énorme sur l'esprit des quatre associés, et surmontait les craintes et l'horreur qu'une telle entreprise devait leur inspirer, elle étouffait même les scrupules religieux qui se faisaient entendre au fond de leur cœur.

(La suite au prochain n°.)

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.